

Retraite de la Fraternité de Jésus
2025 Interview Jan De Cock

*Bonjour à tous !
Dans le cadre de cette retraite de la Fraternité de Jésus 2025, nous explorons le mystère central de notre foi, celle de l'Incarnation, le fait que Dieu, le Dieu Créateur, se fait Emmanuel, « Dieu-avec-nous », Dieu au milieu de nous. Et il s'est même fait l'un des nôtres. Bien sûr, ce mystère a de nombreuses facettes et de nombreuses conséquences pour notre la vie chrétienne, -nous qui voyons devenir disciple de ce Dieu-Emmanuel. Pour explorer l'une de ses dimensions, ou plutôt certaines de ces dimensions, en particulier celles de la proximité, de la compassion, de la guérison, du pardon, j'ai la grande joie de pouvoir dialoguer ce matin avec Jan De Cock.
Bonjour Jan !*

Bonjour, Père Sébastien.

Merci beaucoup d'avoir accepté cette invitation et de vous être rendus disponibles pour cette conversation que nous allons avoir ensemble. Nous allons aborder ensemble de grandes questions : Que signifie se mettre à la place de l'autre ? Devenir l'autre ? Une personne peut-elle changer, devenir une autre ? S'améliorer ? Comment pouvons-nous aller au-delà des jugements que nous portons si facilement les uns sur les autres, lorsque nous mettons les gens dans des cases ? Quelles sont les grandes forces de la vie chez les êtres humains ? -ces forces qui donnent la vie des profondeurs, telles que la résilience, le

pardon, la solidarité ? Et puis, quand on va dans les profondeurs de la condition humaine, qu'est-ce qu'on trouve ? N'y a-t-il que de la boue ? Ou y a-t-il une lumière qui jaillit ? Nous y voilà. Merci d'être ici avec nous. En bref, vous êtes belge, marié, vous vivez à Westmalle, au nord d'Anvers, en Flandre, et aujourd'hui vous travaillez comme agent pastoral laïc dans un hôpital, en particulier en accompagnant des personnes en soins palliatifs. Et aussi, ou surtout, vous avez créé une association à but non lucratif qui s'appelle « Sans murs », qui œuvre dans le monde pénitentiaire pour une gestion plus humaine des détenus, pour respecter leur dignité et aussi permettre le dialogue entre les prisonniers, les victimes et la société civile.

De toute évidence, tout cela est le résultat d'une longue histoire. Maintenant, nous pouvons commencer par là... Comment tout cela a-t-il commencé ? Comment avez-vous, jeune instituteur que vous étiez, commencé à devenir un compagnon pour les personnes en fin de vie ? Pourquoi un homme libre, -et je crois que vous n'avez pas fait de grandes choses de mal dans votre vie- passé autant de temps en prison et même à l'intérieur des prisons avec des prisonniers ? Que vous est-il arrivé à partir des années 1987 ?

Bon, cette année, je suis allé au Chili, je devais faire mon service militaire, mais j'étais objecteur, objecteur de conscience et donc nous y étions, nous allions profiter de cette opportunité pour travailler pendant trois ans avec les enfants des rues.

Première conversion : ces enfants qui ont bouleversé ma vie. C'était en plein milieu de la dictature de Pinochet.

C'est donc là que j'ai aussi rencontré la persécution, l'angoisse mais aussi l'espoir et un peuple qui se levait, et surtout ces enfants qui m'ont beaucoup appris sur la vie. À un moment donné, la majorité de ces jeunes, de ces enfants étaient en prison parce qu'ils sniffaient de la colle.

Et...

Parfois, ils volaient juste pour obtenir leur drogue et étaient arrêtés et jetés en prison. À ce moment-là, on m'a demandé d'animer les ateliers dans les quartiers pauvres où je travaillais dans la prison. Au début, je n'en avais pas vraiment envie. Je voulais travailler dans la rue, mais pas passer une journée entière derrière les barreaux.

Je ne connaissais pas ce monde.

Et au début, j'ai pensé que je devais encore donner un mot d'encouragement à ces détenus. Et très vite, j'ai dû reconnaître que c'étaient les détenus qui m'inspiraient qui me montraient des valeurs auxquelles je ne m'attendais pas. Deuxième transformation.

Par exemple, quelles valeurs avez-vous rencontrées dans les prisons ?

Accueil et hospitalité. Quand j'entrais dans la prison, ils m'invitaient toujours à prendre le thé avec eux, ils partageaient le pain.

Patience.

J'ai vu des gens qui étaient dans ces endroits depuis cinq ou dix ans. Serais-je capable d'avoir cette patience ? Après, j'allais découvrir la créativité.

Ils ont fait de grandes choses avec de petites choses. Le grand défi jusqu'à présent dans ce travail avec les prisonniers, c'est que lorsque vous en sortez, vous vous retrouvez devant un mur virtuel avec les préjugés des autres. Et peut-être qu'à l'époque avant d'aller en prison, j'en avais aussi. Nous croyons souvent que le mal se cache derrière les murs, mais nous... le portons en nous aussi. Donc, pour moi, chaque prisonnier, même maintenant, est un miroir.

Ils m'ont beaucoup appris sur ma propre liberté et mes propres chaînes.

Et qu'est-ce que...

Que vouliez-vous faire à propos de ce mur de préjugés ? Le franchir, le faire s'effondrer ?

Oui, il y avait deux choses.

Je voulais...

Je voulais gagner un peu de crédibilité pour en parler ou écrire à ce sujet.

Et je me suis aussi posé la question Je me rapproche un peu plus des détenus ? -Parce que je travaillais jusqu'à

17 heures et j'ai dû quitter la prison. Je me demandais ce que ce serait de dormir par terre ou de manger les haricots pourris ? J'ai donc voulu m'identifier un peu plus aux prisonniers et ainsi acquérir plus d'expérience pour parler d'eux. C'est l'idée de vivre un temps volontairement parmi les détenus. Au Chili, cela n'a pas été possible parce que le directeur

« Hermano Juan l'a dit, je dois témoigner que chaque personne ici en prison a commis un crime, et peut-être pourriez-vous faciliter cette idée, commettre un crime ?! Et donc, j'ai posé la question : « Avez-vous une proposition ? » Et il disait : « Oui, vous pourriez voler un poulet, n'est-ce pas ? » « Oui. Et quelle serait la punition pour avoir volé un poussin ? « Le minimum, le minimum », a-t-il dit. « Qu'est-ce que c'est ? » « Vous ne serez pas condamné à plus de cinq ans !

Oohh

C'était un peu, un peu trop. Et ce n'est qu'à mon retour en Belgique, lorsqu'on m'a demandé de rendre visite à des étrangers à la prison de Louvain, des prisonniers qui ne recevaient jamais de visites, que l'idée a refait surface. Et j'étais en train de prendre les mesures pour vivre un an dans cette prison avec les détenus et pour écrire un livre de l'intérieur. Mais depuis que je rendais visite à des Latinos, un Équatorien m'a dit : « Jan c'est toujours différent, une prison belge par rapport à ce que nous pouvions offrir chez nous, à Guayaquil ». Et son voisin était un Chinois qui m'a dit : « Ah, mais vous n'avez pas encore vu l'intérieur d'une cellule chinoise ? » Voilà. J'ai un peu changé d'avis et pendant trois ans, j'ai préparé des voyages, j'ai écrit à des ambassades, des consulats, des organisations qui travaillent dans les prisons. Il y a donc plus de 20 ans, je suis parti pour un an en allant de prison en prison avec l'envie d'y rester quelques nuits...

La plus longue de ces années a été dans une prison au Congo. Je suis resté un mois. C'est là que j'ai vu, j'ai vu l'enfer.

Et donc, si je comprends bien, votre approche était basée sur les enfants chiliens qui étaient en prison, à qui vous rendiez visite jusqu'à 17 heures et que vous rentriez à la maison... d'être avec eux. Se mettre à la place de l'autre ?

Oui, parce que parfois c'est une idée. On en parle facilement, hein ? Je prends soin des autres, je les apprécie, mais pour moi, cela passe par l'expérience.

Peut-être que ce serait pour une autre interview. La dernière expérience que j'ai eue, précisément parce que Je travaille à temps partiel dans un hôpital depuis 20 ans... Y a-t-il un moyen de comprendre pour mieux comprendre cette personne malade, ce patient qui m'a été confié ?

C'était le cas. Au bout de quelques mois, je me suis couché et je me suis confiée aux soins des autres. J'ai essayé de vivre avec cette dépendance...

Cette gêne d'être lavé, d'être manipulé. - C'est juste. Je l'ai fait pendant un moment et je vous assure que le premier jour où je suis revenue à l'hôpital en tant qu'agent pastoral, j'ai pleuré à côté de mon premier patient. J'ai essayé de découvrir ce qu'est ce secret, ce mystère. Je travaille dans des hôpitaux depuis 20 ans, et tout d'un coup, je me suis senti beaucoup plus proche de chacun d'eux. Donc pour moi il faut vivre l'expérience, qu'il s'agisse d'un enfant des rues, d'un prisonnier, d'une personne malade. Et c'est clair, je ne saurai jamais ce que signifie être prisonnier. (À moins que je ne fasse vraiment quelque chose de stupide). Mais je crois profondément que

nous pouvons toujours faire cet effort pour nous rapprocher un peu plus de l'autre personne.

Et vous pensez que cela éclaire la foi chrétienne où il est dit que Dieu se fait homme ? Pour vous, Jésus est celui qui a fait l'expérience de la condition humaine fragile, malade, pauvre ?

Oui, j'avoue que je ne l'ai pas fait consciemment.

Il ne s'agit pas d'imiter le Christ. La découverte est dans l'expérience elle-même.

Et si vous me permettez de faire ici le lien avec le texte de Matthieu 25, je l'avais entendu tant de fois : quand les amis de Jésus lui demandaient : « Mais quand as-tu été vu affamé, en prison, nu ? »

Sa réponse est assez simple : « Chaque fois que tu donnes quelque chose à manger à quelqu'un, c'est à moi que tu le donnes.

Et voilà. Chaque fois que vous rendez visite à un prisonnier... C'est à moi que vous rendez visite. J'ai rencontré des milliers de prisonniers et je peux vous dire que la majorité d'entre eux sont là parce qu'ils ont fait quelque chose de très mal.

Et voici le truc : le Christ nous dit que chaque prisonnier que vous visitez...

Ouf!

Ce n'est pas un délit d'éviter le criminel à cause de ses crimes, mais c'est une invitation à voir l'homme derrière le criminel. Et chaque personne, chaque prisonnier est bien plus que la pire chose qu'il ait faite. Et cette expérience m'a beaucoup rapproché du Christ. Donc, je travaille dans un hôpital -je crois que nous avons 250 lits- si le même jour, j'ai l'occasion d'aller à la prison d'Anvers où nous avons

750 prisonniers...

en une journée, j'ai l'occasion de rencontrer Christ 1000 fois. Je serais fou si je n'allais pas en prison ou à l'hôpital. Oui, oui. Je ne dis donc pas que je suis consciemment conscient à 100 % que c'est le Christ que je rencontre, mais je me sens tellement privilégié.

Vous avez parlé plus tôt de l'enfer des prisons...

Pour que nous comprenions ce que vous avez vécu au cours de cette année Qu'est-ce qui a été le plus dur, le plus humiliant ?

Oui, je pourrais donner des milliers d'exemples quand on parle de surpopulation, par exemple. En fait, la première prison où j'ai vécu et séjourné pendant un certain temps a été la prison de Kigali au Rwanda, construite pour 2000 personnes.

Nous étions presque 7000.

7000?

Oui.

Qu'est-ce que cela signifie concrètement ? Comment ?

40 cm par personne.

J'ai passé la semaine de Noël et du Nouvel An dans une prison au Bénin dans un dortoir d'une capacité de 50 places, mais nous étions 250, donc nous devions dormir à tour de rôle. On pouvait dormir jusqu'à minuit, ou 00h30 du matin, et puis on était réveillés, il fallait se lever, pour que les autres puissent se mettre à terre.

Il y avait deux barils -je m'excuse- pour faire pipi ou caca. Et la veille du Nouvel An, un de nos collègues est mort de la malaria.

Les gardes ont refusé d'ouvrir la porte, d'enlever le corps.

Il est difficile de décrire ce que vous voyez, ce que vous ressentez. 250 personnes dans un dortoir de 50 personnes, ces deux barils ouverts et une température qui dépassait les 40 degrés. Ce cadavre parmi nous. Pour le Japon, il était interdit de parler dans une prison japonaise. Si vous parlez, ils vous envoient dans une cellule de confinement pendant quatre semaines. J'étais dans une prison pour enfants en Ouganda. 300 enfants de 3 à 17 ans. Et euh, oui, c'est une image qui me hante. Il y avait des casseroles et des poêles pour cuisiner, mais en même temps, elles servaient de toilettes... Parce que nous nous posons la question suivante : que fait un enfant de trois, quatre ou cinq ans en prison ? Mais à l'époque, la police ougandaise arrêtait les enfants des rues, surtout la nuit, dans un gros camion. Ils parcouraient les rues de Kampala, ils arrêtaient ces enfants et les emmenaient à Kampiringisa. La toute première fois que je suis entré dans cette prison, ils étaient complètement nus. (C'est ainsi que « Without Walls » a fait une campagne de vêtements et quelques années plus tard, une campagne de cannabis). Mais ce qui m'a frappé aussi, c'est qu'il y avait pas mal d'enfants, pas mal de jeunes gens qui avaient des cicatrices sur le front, sur les bras. C'étaient les enfants soldats. Donc, pour chaque personne qu'ils ont réussi à tuer -ils... Ils recevaient les ordres de l'armée - donc pour chaque victime qu'ils réussissaient à faire, ils recevaient un point et il était mis avec un couteau dans leur front et leur bras. Je connaissais John qui avait 17 ans à l'époque. Il avait 81 cicatrices sur le bras et les trois premières provenaient de ses propres frères et sœurs. Alors oui, quand vous posez la question, où est l'enfer ?..

*Et là, dans cet enfer, qu'est-ce qui est révélé sur l'être humain ?
Est-ce l'augmentation de la barbarie ?
Est-ce la fatalité ?
Ou y a-t-il encore des gouttes de lumière ?*

Oui, oui, je dois ajouter d'une manière ou d'une autre un moyen survivre, une technique que j'applique jusqu'à présent. Et pour cela, il faut que je retourne au Chili, en 1987. Je suis arrivé là-bas en pleine dictature. Avant de partir, j'avais suivi une formation à Louvain. Et j'entends encore un prof nous parler - à tous ces gens qui s'apprêtaient à partir en mission- il a dit... -de l'idéalisme : « quatre mois de lune de miel et puis c'est fini ». Et je croyais : « Tout le monde, acceptez-moi. Nous allions changer le monde. Nous allions mettre fin à la dictature de Pinochet ». Cinq mois

(la lune de miel a duré cinq mois)

Oui, pour moi et je l'admets aussi, il y avait plusieurs circonstances. Tout d'abord, ce projet avec de jeunes toxicomanes. Il y avait beaucoup de choses qui ne fonctionnaient plus, même des menaces de mort contre nous. Il y avait quelque chose... J'étais vraiment en train de faire un déclic dans ma vie, parce que je ne reconnaissais plus quelques amis à cause de la torture, ils avaient été torturés. Pendant plusieurs mois, j'ai eu du mal à dormir car

J'habitais dans un quartier pauvre et tous les matins, on faisait le point sur qui avait été arrêté, qui avait disparu, Et en plus, j'ai reçu un télex de ma famille en Belgique : Deux de mes sœurs avaient eu un accident de voiture et elles étaient entre la vie et la mort. Eh bien, ce jour-là, cette nuit-là, dans mon lit, je pleurais et je criais : « Dieu, où es-tu ? tu n'existe pas. Me voici, pour toi, je suis venu et tu n'existe pas ». Et un peu plus tard, j'ai pensé : « Regarde ma bonne volonté. Si je trouve, en ceci, en ce jour que je viens de vivre... S'il y a quelque chose de positif, s'il y a un peu de lumière, je reste. Et j'ai essayé de me souvenir de chaque détail de cette journée. Et c'était terrible parce que je n'ai rien trouvé. J'avais passé la majeure partie de cette journée dans une favela, un quartier encore plus pauvre que le nôtre, et plusieurs heures dans la maison - mais elle ne méritait pas d'être appelée une maison - elle était en plastique (La maison de) Señora Maria. Elle avait huit enfants et ne savait pas quoi donner à manger le lendemain car son mari a été arrêté et a disparu. Et je pense avoir écouté pendant 3 heures les histoires, le drame, la souffrance de cette Señora. Mais justement, quand je faisais cet exercice, en essayant de trouver quelque chose de positif, tout d'un coup, ça a vraiment été comme le coup de foudre -parce que pendant la journée, je n'avais pas enregistré il- Cette femme n'avait pas de table, mais une boîte en bois - ou un carton boîte peut-être - qui était normalement utilisée au marché pour transporter des fruits ou des légumes, elle l'avait donc

mise dans sa « maison » comme table. Et elle avait mis une boîte de conserve, parce qu'elle n'avait pas de vase, et là, elle avait mis des fleurs. Je me suis dit cette femme, elle ne sait pas quoi donner à manger à ses enfants mais elle a le courage, l'inspiration, de décorer sa cabane de fleurs, je me suis levée, j'ai pris une feuille et j'ai écrit : « Flores de Señora Maria »

(Flores de Señora Maria).

oui...

Et voilà!

Jusqu'à présent, j'ai pris cet engagement, je ne me couche jamais sans avoir noté trois choses positives de la journée. Et cela m'aide encore aujourd'hui. Depuis 87, j'ai encore beaucoup de carnets, et j'ai encore des jours difficiles à l'hôpital, en prison. Et puis je sais que je dois avoir la discipline ou le courage d'aller dans mon placard où j'ai ces cahiers, Je prends l'un d'eux et je commence à lire. Je n'ai pas besoin d'arriver à la fin de la page pour me rappeler que je suis une personne privilégiée. Je crois que la grandeur, la richesse de notre vie sont dans les détails.

Ce matin, dans le train, un super Chauffeur gentil qui a souhaité une bonne journée à chaque passager. Ce soir, je vais le poser... Le gâteau que tu m'as offert le gâteau polonais...

Et vous diriez que c'est ce qui vous permet de survivre ?

Cela m'a aidé à survivre dans ce monde de prisonniers qui va souvent en enfer.

Si vous me permettez de retourner dans cette prison au Congo. La première chose que j'ai apprise en arrivant, c'est que cela faisait deux semaines que les prisonniers

n'avaient rien mangé... Parce que la famille devait porter la nourriture, mais dans cette prison, les gardiens, depuis douze mois, n'avaient pas reçu leur salaire. Ils ont continué à travailler, mais c'était le seul moyen pour eux de se procurer des choses à manger et de les apporter à leurs familles.

C'est donc devenu un échange. Les familles devaient d'abord apporter quelque chose à manger pour les gardes, puis ils pouvaient entrer. Et beaucoup de ces familles pauvres n'ont pas les moyens d'apporter deux portions.

Eh bien, ils n'ont pas pu entrer. Donc, quinze jours sans manger. Dans notre dortoir, il y avait de la place pour normalement 24 personnes, il y avait 24 lits, mais nous étions 72 donc nous avons dû partager un lit pour deux, trois autres personnes. Le plus âgé de notre dortoir,

A 87 ans, Kambale Kitakya -la plus longue période que j'avais passée sans manger, 5 jours- parce que sa femme est arrivée qui avait acheté douze bananes au marché, pour son mari. Non, elle en avait acheté beaucoup plus -Je ne sais pas combien il en restait pour les gardes- mais chez nous, c'est-à-dire chez son mari, elle est arrivée avec ses douze bananes. Kambale Kitakya a partagé ses douze bananes avec les 72 autres.

Et là, j'ai découvert, oh..., ce n'est pas seulement sur les bananes ou le pain, que l'homme vit, mais par solidarité. Donc, vous voyez, même dans l'obscurité de ce monde carcéral, il y a toujours une lumière. Et ce jour-là, c'était une banane, mais surtout la solidarité de l'autre.

Comme vous le dites, nous voulons citer la Bible : « L'homme ne vit pas

seulement de pain, mais de paroles » – *ici par solidarité. Ces histoires sont un peu comme des paraboles que vous avez vécues ?*

Oui...

Parce que je vois qu'elles sont avec moi depuis des années et pour le reste de ma vie.

Peut-être

Chaque rencontre est-elle une parabole ?

Nous parlions de Matthieu 25 : « Dans la mesure où tu as fait à l'un des plus petits, c'est à moi que tu l'as fait.

J'étais en prison, vous m'avez rendu visite ». Il y avait là une figure, une sorte de figure du Christ : ce très vieil homme qui partage... Auriez-vous une autre figure qui vous vient encore à l'esprit, une situation où, plus que d'autres, vous vous êtes dit : « Tiens, vraiment

Jésus se montre à moi » ?

Oh oui! Et

J'essaie de le faire avec chaque prisonnier parce que j'ai des exemples, des gens qui se sont convertis et qui vivent de grandes choses, mais l'invitation est là, avec chaque prisonnier, aussi avec celui avec qui j'ai des ennuis, Qui est le plus agressif ou...

Je veux vraiment rencontrer le trésor qui est là en lui. Mais si vous le permettez, je partagerai peut-être l'histoire de Diego. Je suis dans une petite prison au Brésil et... Nous étions douze dans la cellule. Diego faisait, je crois, sa 7e ou 8e année de prison. Il avait tué un chauffeur de taxi. Depuis deux ans, chaque semaine, il reçoit la visite de la veuve, la femme du chauffeur. Et maintenant, il me raconte l'histoire. Il

avait appris que la femme était tombée malade.

Elle souffrait d'une maladie, d'une maladie rénale.

La veuve ?

Oui, la femme du conducteur.

Et la seule solution était une greffe.

Mais dans toute la province, il n'y avait personne qui était compatible. Diego, qui l'a appris, il a fait un test médical et en est ressorti compatible.

C'est ainsi qu'il proposa à la famille, si elle était d'accord, de donner un de ses reins à la femme.

Et voilà.

Je vois donc que c'est le choix de Diego, mais c'est aussi grâce au soutien des autres. C'est une prison assez particulière où les responsables donnent vraiment une seconde chance aux prisonniers. Ils leur donnent donc une certaine responsabilité.

Vous pouvez suivre une formation, vous pouvez devenir menuisier, boulanger. Il y a un échange entre les prisonniers eux-mêmes, ils apprennent à prendre soin les uns des autres.

Et maintenant, tout cela a conduit Diego à réfléchir et à reprendre ses responsabilités pour ce qu'il a fait et à offrir quelque chose de nouveau à sa victime ou aux familles victimes.

Il l'a vécu comme un moyen de se racheter ou?...

Oui. Dans une telle histoire, vous découvrez que la réhabilitation d'un prisonnier ou la guérison est toujours une aventure de beaucoup, beaucoup de gens. C'est le prisonnier lui-même, c'est la victime, c'est la famille. Mais nous aussi. Dès que vous partagez l'histoire, elle soulève des questions sur votre propre vie.

Comment faire ?

Où sont mes pièges ?

Quelles sont mes erreurs ?

Alors, comment puis-je remédier à la situation ? L'histoire de Diego, comme celle de Kambale Kitakya, m'inspire donc à vivre ma réalité avec mes collègues, au travail, à l'église. Parce que nous sommes des êtres humains, nous avons des conflits. Et ce sont ces gens, prisonniers, victimes, qui m'aident beaucoup à vivre jour après jour.

Seriez-vous capable de dire : quelle est la transformation personnelle la plus forte que vous ayez reçue ?

Que j'ai vécu ?

Je crois que le mystère de Pâques m'est offert dans ces rencontres avec les prisonniers. Lorsque je rends visite à un prisonnier pour la première fois et qu'il me raconte les détails de ce qu'il a fait -parfois il y a des atrocités- et parfois cela m'empêche de m'endormir et cela demande beaucoup de courage pour y retourner le lendemain et j'essaie de répéter : "Jan, ce n'est pas à toi de condamner cette personne pour la deuxième fois et tu espères que justice sera faite, que les avocats, Les juges feront ce qu'ils ont à faire. Mais ce n'est pas à moi de les juger une fois de plus. Je continue à tisser ces liens, à rendre visite à cette personne et je découvre ses talents, ses valeurs. Nous restons en contact même après plusieurs années.

Il sort.

Je vois qu'il se relance dans la vie. Pâques encore ! Pour mes amis qui n'y croient pas, il est difficile de parler de ce mystère de Pâques. Ils me disent toujours : « C'est fou. Comment pouvez-vous croire en quelqu'un qui meurt, qui ressuscite ? Mais si je le crois profondément de tout mon

œur, que le Christ est ressuscité, comment ne puis-je pas croire qu'un meurtrier puisse recommencer, prendre une autre vie ? Et c'est tout, c'est ce que je vois, ce que je vis jour après jour, et cela nourrit ma foi dans le grand mystère de Pâques.

Oui.

Mais

J'imagine que ça n'arrive pas à tous ?

Non, et peut-être aussi grâce à Dieu, oui, parce que je ne veux pas parler facilement de ce monde de prisonniers et de mal. J'espère que jusqu'au dernier jour ou jusqu'à la dernière nuit de ma vie, m'empêche de m'endormir. Parce que Je ne veux pas devenir indifférent au mal. Non.

Mais je ne veux pas lui laisser le dernier mot.

Et par exemple, parfois, avez-vous souffert, été humilié, eu des vexations ?

Là encore, je peux dire : « Grâce à Dieu ». Si vous voulez vous identifier aux prisonniers, vous devez le faire.

Il faut le vivre.

Peut-être que c'était ma grande préoccupation quand j'allais rester quelques jours ou quelques nuits, comment puis-je me rapprocher des prisonniers ?

Et je demandais toujours aux autorités : « S'il te plaît, traite-moi comme tu traites les autres ». Oui, je me tais maintenant, souvent, on voyait...

Nous ne pouvions pas voir les gardes. Par exemple, dans cette première prison de

Le Rwanda où nous étions 7000, il n'y avait que onze gardes, mais ils sont restés dehors. Alors ils ne se

souciaient pas de ce qui se passait à l'intérieur. Donc, s'il n'y avait rien à manger : rien à manger ! Et s'il n'y avait pas d'eau, vous n'avez rien à manger non plus.

Oui, j'étais... Je suis tombé malade, plusieurs fois, comme les autres.

Vous avez été abandonnés à la solidarité des autres.

J'ai aussi fait l'expérience du racisme.

Parfois, j'étais la seule personne blanche.

Parmi parmi les Noirs et difficiles à cacher Et donc... euh... Oui, je l'ai vécu et je ne le cache pas dans les livres, dans mon témoignage, mais encore une fois, je ne laisse pas le dernier mot à la maladie, à la faim, il y a toujours, toujours, quelque chose qui m'élève.

Je me souviens, j'étais à la prison de Cotonou. Et donc c'est 250 personnes, et mon voisin était un homme de 72 ans. Il était en prison depuis douze ans.

Il n'a pas encore été condamné. Il a été accusé de fratriicide et dans sa culture, c'est considéré comme une malédiction.

Il n'y avait donc pas d'avocat, pas de juge qui avait le courage de prendre son affaire en main de peur que la malédiction ne se propage à leur famille. Et pour la même raison, aucun membre de sa famille ne lui avait rendu visite. Donc douze ans de prison sans avoir personne. Il m'a écrit une lettre après mon séjour dans cette prison.

Il a déclaré : « Jan, je ne comprends rien.

Notre seul désir est de pouvoir quitter cet enfer et vous remuez ciel et terre pour y entrer.

Peut-être que vous ne pouvez pas écrire le livre, et peut-être

Il n'y aura personne qui écoutera votre histoire. Mais -il a dit- vous avez atteint un objectif pour moi : pour la première fois en douze...

Pour la première fois en douze ans, quelqu'un m'a rendu visite. Ce n'est pas de ma faute, c'est par hasard que j'étais son voisin, mais il m'aide, il m'aide beaucoup à savoir ce qui est le plus important. C'est la présence et c'est l'échange. C'est aimer l'autre.

*Le don de cette présence,
Quel effet cela a-t-il finalement
sur les gens ?*

Eh bien, ce qui me surprend, c'est que vous êtes venus être avec eux, au milieu d'eux et c'est comme si des liens très profonds s'étaient tissés.

Comprenez-vous quelque chose à ce sujet ?

Oui, parce que parmi ces prisonniers, parmi les ex-détenus, certains sont devenus mes meilleurs amis. C'est pourquoi j'ai toujours refusé de travailler pour le système, être un employé du monde carcéral, du monde juridique. Dans ce cas, vous devez respecter quelques règles. Par exemple, vous ne pouvez jamais donner votre numéro de téléphone, ni votre adresse, ni patati et patata. Et si vous voulez vraiment construire une relation de confiance, comment puis-je refuser de leur dire où j'habite ? Comment puis-je accueillir ces prisonniers dans ma maison ?

Et voilà. « Sans Murs » organise beaucoup de rencontres avec des prisonniers, des ex-prisonniers, des victimes. Ces gens-là partagent leur repas, notre

repas et c'est tout. Donc, euh, le lien avec les prisonniers, pour moi, doit être un lien d'amitié.

Et dans la vie de tous les jours, cela change votre relation avec les gens ? Pour faire attention aux liens ?

Je vois que dans la vie, on peut vraiment s'être manqué et donc ne pas créer de liens.

*Assis dans une prison...
et un lien se crée.
Mais comment le reproduire dans la vie
ordinaire ?*

Je crois que la vie nous cache beaucoup d'opportunités, et même là où nous sommes, dans ce même bâtiment, il y a d'autres familles, d'autres régimes. Euh, et souvent, on ne tisse pas de liens parce que ce qui semble différent, euh, ne nous invite pas à une rencontre. Je parle de la peur, jusqu'à ce que vous y alliez et que vous invitiez l'autre personne, que vous preniez un repas avec lui. Et là, vous découvrez une richesse... Alors parfois, quand je prends le bus, à Anvers, le bus est plein de cultures, plein de couleurs, plein de senteurs et... J'entame une conversation avec le voisin et vous découvrez un monde. Saisissons donc les opportunités : dans le train, au travail.

Tout à l'heure, vous parliez du mystère de Pâques.

oui

Que vous vivez différemment. Le fait qu'au plus profond de chaque être humain, il y a une lumière, que la vie peut aussi changer. Pour nous, Pâques est aussi un mystère de miséricorde, de pardon. Diego, il a donné

son rein pour la veuve de celui qu'il avait assassiné Elle a dû l'accueillir, elle a dû accepter cette offre.

Le pardon est-il possible ? Avez-vous vu des prisonniers qui ont été pardonnés et qui se sont pardonnés à eux-mêmes ?

Oui, oui.

Je me sens très privilégié. Dix ans après mon passage en prison et le premier livre que j'ai pu publier « Hôtel-Prison » en flamand, j'ai repris mon sac à dos et je suis resté avec les victimes ou les familles des victimes. J'ai rencontré des prophètes, des gens qui ont pu aller beaucoup plus loin, qui ont réussi à pardonner... l'assassin de leur fille.

Je visite,

Je reste chez Abagael (pour donner un exemple) Abagael, une dame de 80 ans aux États-Unis. Sa fille et son gendre ont été assassinés

« Pendant huit ans -elle m'a dit- j'ai été consumée par la souffrance, par le désespoir, par la haine » et une nuit -elle raconte- elle rêve de sa fille et dans le rêve, Catherine (c'était son nom) a demandé à sa mère pour pardonner au meurtrier. Abagael se réveille, elle se souvient de ce qu'elle rêvait, elle a dit : « Oh non, non, je ne vais pas le faire.

Je ne vais pas pardonner au gars qui m'a pris le plus précieux de ma vie.

Quelques nuits plus tard, elle rêve de la même chose.

Et encore.

Et à la fin, elle a dit : « Je crois que j'allais perdre la raison. Mais je suis allé en prison parce que l'homme était condamné à mort, donc il attendait d'être exécuté.

Elle a demandé aux autorités de lui rendre visite.

Et puis elle me décrit ce moment. Elle pouvait aller dans le couloir de la mort et s'asseoir devant la fenêtre, et elle devait attendre que l'homme qui était là vienne, et à placer de l'autre côté de la fenêtre. Et Abagael m'a dit : « J'étais tellement nerveuse que je ne pouvais que regarder mes pieds tremblants et j'avais l'impression qu'ils mettaient le gars de l'autre côté.

Et je me suis dit : « Si seulement j'avais le courage de le regarder dans les yeux ». C'était comme si quelqu'un m'attrapait par les cheveux.

Je l'ai regardé dans les yeux et c'est sorti de ma bouche :

« Je te pardonne ». Et elle a dit : « Je me suis sentie submergée par l'émotion de la paix qui ne m'a jamais quittée ». Et le plus incroyable : elle était la seule personne à lui rendre visite une fois par mois jusqu'au dernier jour de sa vie. Parce que, les pauvres, elle vient de mourir il y a quelques mois.

Et elle m'a dit : « Le pardon est le plus grand cadeau que je me suis fait à moi-même ». À partir de ce moment-là, plus de cauchemars, euh, plus de migraines, plus d'ulcère d'estomac. Alors parfois je dis : « Si ce n'est pas à cause de notre conviction spirituelle ou pour des raisons éthiques, faisons-le pour notre santé ».

Et aujourd'hui vous accompagnez des personnes proches de la mort, vous voyez cette question du pardon dans leur vie ?

Oui.

Je ne le dis-le pas en tant qu'agent pastoral en soins palliatifs, mais de manière très objective. J'ai été le témoin privilégié de la mort de pas

mal de gens. Ces gens qui partent avec un conflit non résolu - et il y a Beaucoup- apparemment, ils meurent avec beaucoup plus de difficulté, tandis que ceux qui... euh, -qu'est-ce que c'est ?- qui ont le courage, qui touchent au problème du conflit et qui invitent l'autre pour en parler et pour pardonner, ils meurent beaucoup plus paisiblement. Oui. Il ne faut pas attendre ce dernier jour... Pour moi, c'est vraiment une invitation à être alerte, à toujours travailler sur les différences, sur les conflits et à en tirer des leçons. Parce que je crois que le conflit nous aide aussi à devenir un homme plus riche. Oui, cela nous aide à grandir. Oui, et peut-être là aussi, ce mystère de Pâques. Vous n'arrivez pas à vivre le dimanche de Pâques si vous ne passez pas par le Vendredi Saint, par la souffrance, par la Croix. Oui, oui. Malheureusement, cela fait partie de notre condition humaine. Et oh ! Mais, après... la Résurrection qui se traduit par ces amitiés, par ce pardon, quel cadeau !

Cela signifie-t-il que dans la vie, nous sommes dans les deux, ou quoi ?

Oui, oui.

Il y a toujours cette part dans la souffrance, l'obscurité, le mal,

(Ce serait naïf...)

et une partie qui est déjà de l'autre côté, ressuscitée.

Nous ne pouvons pas la négliger, elle est là. Mais que la pierre n'ait jamais le dernier mot ou la croix, mais plutôt cette lumière. Et les malades, les prisonniers, les enfants des rues, les épouses de ces Les prisonniers disparus nous aident beaucoup, beaucoup, non seulement à voir ce mystère, mais aussi à vivre ce mystère. Je suis donc très reconnaissant envers ce favori de Dieu.

Merci beaucoup pour tous ces échanges. Nous approchons de la fin de cette réunion. À la fin de tout ce que nous avons médité sur votre chemin de vie : la proximité, l'enfer des prisons, la vertu des prisonniers, la rencontre avec le Christ, le pardon, y a-t-il un évangile qui jaillit un peu et que peut-être pourrions-nous finir par lire et méditer une seconde ?

Oui bon, nous avons déjà parlé de Matthieu 25, mais j'aime aussi quelques versets de Luc, chapitre 4 quand Jésus entre dans la synagogue et qu'il lit le texte d'Isaïe.

Attendez, je pense qu'on peut le trouver. Vous voulez que je le lise, peut-être ?

Euh, c'est le cas.

Ainsi, lorsque Jésus arrive à la synagogue de Nazareth où il a grandi, on lui donne le livre du prophète Isaïe, le rouleau. Il l'ouvre au hasard et lit le passage qui est écrit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce que il m'a oint pour apporter la Bonne Nouvelle aux pauvres.

Il m'a envoyé annoncer la délivrance aux captifs, aux aveugles, le rétablissement de la vue, libérer les opprimés, annoncer une année de faveur de la part du Seigneur.

Jésus ferme le livre et dit : « Aujourd'hui, c'est a accompli à vos oreilles ce passage de l'Écriture". *Qu'est-ce qui vous touche ?..*

Oh!
Beaucoup de choses
Maintenant le :
« Aujourd'hui »
Nous ne devons pas perdre de temps.
Mon ami Jésus !
Oui, oui.

Il peut s'agir d'un beau texte qui nous parle de ce grand mystère de Dieu qui s'est fait au milieu de nous et qui par sa présence apporte la délivrance, la bonne nouvelle, la libération.

Oui, parce que c'est le texte d'Isaïe c'est aussi vieux que Mathusalem et Jésus le lit, s'en inspire, et vous le lisez maintenant, 2000 ans plus tard.
Aujourd'hui...
Aujourd'hui, il continue de nous toucher.
Alléluia! Alléluia!

Merci beaucoup!

De rien.

Et maintenant, que ces paroles que nous avons échangées portent du fruit en chacun de nous.

Merci.